

LE MONDE ILLUSTRÉ

2^{ème} année, No 89 — Samedi, 16 janvier 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



JEUNE RAQUETTEUR

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 16 janvier 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Gagnant du gros lot.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—L'amour-propre.—Cinquante ans après, par Napoléon Legendre.—La fin du monde.—L'art de bien vivre, par Susanne.—La Porteuse de pain (suite).—Maria de Las Mercedes.—La poésie sauvage.—Notes et impressions.—Récréations de la famille.—Choses et autres.—

GRAVURES : Jeune raquetteur.—Les visites du jour de l'an.—Gravures du feuilleton.—Maria de Las Mercedes.—Rébus.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	\$86
94 PRIMES	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

GAGNANT DU GROS LOT

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, M. Joseph Lemieux, 161, rue Saint-Maurice, Montréal, a été l'heureux gagnant de la prime de \$50,00.

La liste des réclamants paraîtra la semaine prochaine.

ENTRE-NOUS

RRRRRRR..... !
Le thermomètre se moque de nous, le mercure nous fait des niches, et tous les nez en rougissent de... froid.

Mardi, vous savez, quand il gelaît à Pierre fendre, je m'en allais, rue Saint-Denis, fauchant le vent, la tête dans les épaules, les mains dans les poches, arpentant le trottoir de mes grandes jambes, soufflant mon haleine en dedans, pour profiter de toute la chaleur que produisaient mes poumons, les oreilles bleues, encapotté, emittouffé de mon mieux...

Malgré tout, la brise me pénétrait jusqu'aux os...

Et je me mis à penser aux orangers en fleurs, aux bananiers, aux prairies émaillées, aux senteurs parfumées du vent du soir, aux gouttes de rosée qui diamantaient les bruyères, aux berceaux touffus, aux charmilles ombreuses, à la fraîcheur désirée des grands arbres, aux plaines brûlées par le soleil, aux sources vives, aux printemps éternels de la Floride.

Et le vent du Nord s'attédisait en passant sur mon rêve, et la neige se changeait en pétales odorantes...

Rêver est bon !

* * *

"La charité, s'il vous plaît, j'ai froid, j'ai faim !"

Devant moi se dressait une pauvre femme en haillons, pâle, maigre, étiolée, les yeux caves, les joues creuses, enveloppée dans un débris de châle qui dessinait sa charpente anguleuse, et d'où sortait une main de squelette, tremblant de fièvre et de froid...

"La charité, s'il vous plaît... je me meurs."

A trois pas, deux charmantes jeunes filles, au teint rose, frais, à la mine éveillée, l'œil brillant de santé, la figure pleine, riche de sang, aux lèvres de pourpre, les cheveux frisottant follement sur un front d'albâtre, enveloppées dans de riches fourrures, trottaient, caquetaient et envoyaient à l'hiver des

notes joyeuses que le vent emportait pour les jeter contre les grands murs voisins qui les renvoyait à l'entour...

"Oh ! le bon temps ! et comme on se sent vivre !"

Les jolies filles se perdirent bientôt dans la foule. La pauvre femme était là qui se mourait... Le réveil est souvent dur !

* * *

L'hiver est une saison terrible, mais songez donc à ce qu'il doit entraîner de souffrances quand par surcroît de misère l'inondation devient son associée, son complice, pour mieux atteindre le pauvre.

Il y a huit jours à peu près, les glaces, s'amoncelant en face de Montréal, formèrent une digue et refoulèrent les eaux du fleuve qui, cherchant une issue, se sont répandues dans tout un quartier, le Griffintown, qui fut inondé.

En quelques heures la plupart des caves furent envahies, et le niveau du fleuve continuant à s'élever, l'eau arriva au rez-de-chaussée des maisons.

Comme journaliste, je dois aller partout, et j'ai été voir les ravages de l'inondation.

Que vous dirais-je ? C'est la misère à toutes les portes, c'est le froid dans toutes les maisons, c'est la fabrique arrêtée et partant, plus de pain.

Si vous êtes bon, si vous avez du cœur, venez en aide à ces malheureux et songez qu'il y a plus de quatre mille ouvriers sans travail.

* * *

Chaque fois que je me trouve dans une cour de justice et qu'après avoir assisté à un procès j'entends le juge prononcer la sentence, contrairement à la plupart des autres personnes, ce n'est pas le magistrat que je regarde, c'est le prisonnier, celui que l'on condamne, que j'observe.

Le drame, en effet, n'est pas sur le banc de la justice, il est de l'autre côté, chez le condamné. Toutes les autres parties du drame ont été jouées, pour ainsi dire, devant l'auditoire, il ne reste plus que le cinquième à écouter. Tout change, l'homme dont on a fait le procès, le héros de la pièce, après avoir rempli un rôle actif pendant tout l'espace de temps qui vient de s'écouler, devient purement passif. Mais c'est aussi le moment où l'observateur assiste à un spectacle psychologique des plus intéressants.

Souvent les témoignages rendus ne laissent aucun doute sur la culpabilité du prisonnier, et celui-ci, pressent la nature du jugement, il va être condamné.

La sévérité de la condamnation le frappe quelquefois, et quand il se retire, sur l'ordre de la Cour, on voit passer dans son œil un éclair de colère, en même temps qu'il laisse comprendre l'abattement qui le saisit.

D'autres fois la preuve est incomplète, le prévenu l'a constaté, il sait que, coupable ou non, on ne peut le condamner, et un sourire de triomphe glisse sur ses lèvres. Il regarde son accusateur d'un œil de défi et de fierté, il est innocent aux yeux du monde, et il n'y a plus que sa conscience, s'il en a encore, qui puisse vraiment le condamner et le flétrir.

* * *

Ces deux cas sont ceux qui se présentent le plus souvent.

Mais il en est un autre dont vous avez été témoins aussi.

Je veux parler des procès où les témoignages des deux parties se contredisent, se balancent presque, et où toute la cause est laissée entre les mains du juge. Tout est embrouillé, et les avocats eux-mêmes, dans leurs plaidoiries, ont presque fait l'aveu de leur impuissance. Ils ont parlé parce que c'était leur devoir. Ils ont voulu prouver l'un, que le prisonnier était coupable, l'autre qu'il était innocent, et toute la bataille oratoire s'est faite sur la question de crédibilité des témoins. Ceux-ci sortent du procès noirs comme de l'encre, à en croire les plaideurs.

C'est alors qu'il est vraiment intéressant de regarder le prisonnier.

Quelle tempête d'idées, d'espérances, de craintes, de bonheurs et de désespoirs doit bouillonner dans le crâne de cet homme !

Et s'il était innocent ! Si les preuves accumulées contre lui n'étaient que le résultat de circonstances fatales, étranges, invraisemblables !

S'il s'agit d'un procès criminel et que les jurés soient enfermés dans leur chambre de délibération, pour décider du sort, de l'honneur de cet homme, quelles souffrances pour ce malheureux qui se demande s'il est possible que Dieu permette la condamnation d'un innocent !

* * *

On a déjà noirci bien du papier en discutant cette question, et si j'en parle aujourd'hui, c'est que je suis tombé, hier, sur la nouvelle suivante, prise dans un journal de France et qui a été reproduite par tous les journaux de notre province :

"Les enfants de Pierre Vaux viennent d'adresser une lettre au président de la République, afin d'obtenir la réhabilitation de leur malheureux père, qui fut accusé, en 1851, d'avoir incendié des habitations et condamné aux travaux forcés."

"Pierre Vaux mourut en 1875, à Cayenne, alors que les véritables coupables avaient été découverts et condamnés."

Donc, voici un brave homme, un père de famille, un bon citoyen qui a été accusé d'être incendiaire, qui a été condamné et qui a passé vingt-quatre ans de sa vie dans le bagne, où il est mort !

Depuis, on a découvert les véritables coupables ! Toute une existence brisée, toute une famille déshonorée !

Ah ! la tête se perd, les idées vacillent, quand on se prend à songer aux terribles conséquences de cette erreur judiciaire ! C'est à n'y pas croire !

Aujourd'hui, les enfants du malheureux innocent, mort avec la livrée du forçat et avec la chaîne aux pieds, demandent la réhabilitation de leur père.

Mais il y a dix ans que le gouvernement aurait dû la décréter !

Et dire qu'il y a peut-être aussi des innocents dans nos pénitenciers !

Comprenez-vous maintenant pourquoi j'observe toujours les prisonniers quand on les condamne.

* * *

Les journaux anglais de notre ville nous ont appris que les Birmans, peu satisfaits de la conquête de leur pays par le général Prendergast, se soulèvent et protestent par les armes contre cette prise de possession.

On sait à propos de quelles événements l'annexion de la Birmanie a eu lieu.

Le roi Thebaw a fait un carnaval impossible, dans ses états, pendant une dizaine d'années. Parfois, le matin, avant déjeuner, il faisait couper la tête à une dizaine de ses femmes (un jour il en a fait exécuter six cents), ou à quelques ministres, tout cela, histoire de se donner de l'appétit.

Il volait tout le monde, faisait tuer une foule de personnes sans savoir pourquoi, et toute son existence n'était qu'une horrible bacchanale.

Si les Birmans avaient eu un peu de nerf, ils auraient pris Thebaw et l'auraient pendu haut et court, à la fenêtre de son palais ; mais les Birmans sont gens paisibles et royalistes exemplaires.

Un beau jour, les Anglais, trouvant que le pays était bon et qu'il y avait là quelque chose à faire, y envoyèrent un général avec mission de rendre aux Birmans le bonheur après lequel ils soupiraient depuis si longtemps. Thebaw comprit que les choses allaient mal et, pris entre ses sujets et les Anglais, il se remit entre les mains de ces derniers, sans même protester.

* * *

L'Angleterre déclara alors que le pays leur appartenait.

Les Birmans, qui ne savaient pas ce que ces gens en habits rouges venaient faire chez eux, se mirent à rire en entendant cette déclaration, et se dirent que les Anglais étaient de singuliers farceurs, car pas un de ces pauvres diables ne pouvait se mettre dans la tête l'idée que, d'un trait de plume, et sans leur demander leur consentement, Birmans la veille, ils devenaient le lendemain citoyens de Sa Majesté la reine Victoria, dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Ils se figuraient, ces malheureux, que la reine d'Angleterre devait régner sur les Anglais et qu'un

Birman avait le droit de gouverner la Birmanie.

On leur fit comprendre leur erreur.

Ils comprirent si bien, qu'ils viennent de prendre les armes.

Or, savez-vous comment on appelle les Birmans depuis ce jour-là ? on les traite de *rebelles*.

Rebelles ! parce qu'ils veulent garder leur pays ! Rebelles ! parce qu'ils désirent rester tranquilles chez eux !

Rebelles ! parce que, nés Birmans, ils veulent mourir Birmans !

Rebelles... !

Franchement, n'est-ce pas renversant ?

Moi, je conseille aux Birmans, qui n'ont plus de pays, de s'embarquer tous et d'aller à Londres gouverner l'Angleterre.

Ce sera quitte pour quitte !

.

Si un homme en tue un autre, la nouvelle s'en répand dans tout le pays en un instant. Le télégraphe s'empresse d'annoncer à tous les Canadiens, d'Halifax à Victoria, qu'un chenapan a tranché le fil des jours d'un brave homme, et se complait à décrire de combien de coups de couteau il a lardé le corps de la victime.

Qu'un homme en sauve un autre, on lui consacre cinq lignes dans un journal et tout est dit.

Je proteste contre ce système.

Il y a huit jours, un incendie éclate dans une maison de la rue Notre-Dame. Les flammes se propagent avec une telle rapidité, qu'une femme malade ne peut trouver d'issue pour s'échapper et se montre à la fenêtre, affolée, terrifiée, criant : "au secours."

Deux mille personnes la regardent et ne bougent pas.

Enfin, un jeune homme arrive, voit le danger, saisit une échelle, traverse les flammes, s'élance dans la maison en feu, et au risque d'être tué dix fois, parvient à sauver la pauvre malade.

Ce sauveteur se nomme D. Major !

Voici un garçon qui mérite mieux qu'un éloge banal, mieux qu'une ligne de remerciements. Il faut nous apprendre à récompenser ces actes de courage d'une manière éclatante.

N'est-il pas du devoir du conseil municipal de donner une médaille, en souvenir, à ce brave qui a risqué sa vie et qui en a sauvé une autre ?

Punir le mal, c'est bien ; récompenser le bien, c'est mieux.

.

Au moment de donner la fin de ma causerie, j'entre au bureau du MONDE ILLUSTRE.

Un homme s'y trouve, un journalier, qui, la voix tremblante d'émotion, demande :

— Est-ce bien le cas que si j'ai le numéro gagnant on va me donner cinquante piastres ?

— Parfaitement, dit M. Sabourin, montrez-moi votre journal.

— 355 ! c'est bien cela ; voici un chèque, allez à la banque Ville-Marie, on vous donnera \$50.00.

Vous dire la joie du gagnant, M. Joseph Lemieux, est chose impossible.

— *Cinquante piastres* ! s'écria-t-il, c'est de quoi acheter un tas de choses à mes enfants. Vive LE MONDE ILLUSTRE ! LÉON LEDIEU.

DE L'AMOUR-PROPRE

CONSEILS AUX JEUNES PERSONNES

DE tous les défauts à éviter, jeunes filles, un des principaux est l'excès d'amour-propre. Il vous fait exagérer votre mérite comme vos talents et vous indispose contre ceux qui, par affection, vous les font apercevoir. Entre autre il gâte votre caractère et ne vous fait rechercher que ceux qui vous adulent ; de sorte qu'une femme aimable et douce par nature, devient par ce seul vice acariâtre, revêche ; et, dans la persuasion de son excellence, elle taxe d'envie, de haine ou d'injustice ceux qui l'aiment assez pour l'avertir de ses défauts. En un mot, sa vanité fait son malheur puisqu'elle aveugle sa raison et trouble son repos ; de plus, elle se fait haïr, et ses meilleures amies l'abandonnent faute de pouvoir longtemps supporter ses ridicules, ses emportements et les caprices de son humeur.

APRÈS CINQUANTE ANS

Nous publions ci-dessous une charmante poésie, une perle, due à M. Napoléon Legendre, qui excelle dans le genre tout intime :

Ils se rencontraient sur la route,
Après le travail, à pas lents,
A l'âge où, flottant dans le doute,
En lui-même le cœur écoute,
Tout rêveur, des appels troublants.

Ils s'entrevoyaient dans la plaine,
A l'heure chaude du midi,
Où bêtes et gens sous un chêne,
Fatigués, reprennent haleine,
Offrant au vent leur front tiédi.

Puis, à l'église du village,
Un dimanche, il leva les yeux :
— Était-ce son air doux et sage,
Ou bien la fleur de son corsage,
Qui le rendit tout soucieux ?

Elle, absorbée en sa prière,
Tranquille, semblait ne rien voir
Que l'autel baigné de lumière ;
Pourtant, il crut que sa paupière
Frémissait sur son grand oeil noir.

Et puis, un soir, à la veillée,
Il lui parla : sa voix tremblait,
Pendant qu'en son âme, éveillée,
— Comme au printemps sous la feuillée, —
La voix des amours modulait.

Elle écoutait, toujours rêveuse
Et douce, avec un oeil surpris
Et la lèvre silencieuse.
Il savait qu'elle était heureuse
Et que leurs cœurs s'étaient compris.

Bientôt, on les vit à l'église,
Agenouillés devant l'autel :
Elle jurait d'être soumise,
Lui de garder la foi promise
Sous le regard de l'Éternel.

Et puis la vie à deux commença
Dans l'extase des premiers jours :
Bercés d'une même espérance,
Chacun d'eux à la confiance
D'un bonheur qui dure toujours.

Le temps court, la famille pousse,
La maison de rires s'emplit
Elle, toujours vaillante et douce,
Conduit gaiement et sans secousse
Ce groupe frais qui l'embellit.

Tête brune ou bien blonde tête,
Cheveux bouclés ou cheveux droits,
A chaque arrivant on fait fête,
Et la maison est toujours prête
A rélargir ses murs étroits.

Et, sans en avoir conscience,
On vit, au jour le jour, sans voir
Que, si le temps marche en silence,
— De peur d'effrayer, — il avance
Et que, bientôt, il sera soir.

Et les ans se suivent et passent,
Les feuilles tombent bien des fois :
Les sourires d'enfant s'effacent
Et les voix profondes remplacent
Les gazouillements d'autrefois.

La famille est nombreuse et forte
Et grande : Dieu les a bénis,
Si bien que, maintenant, la porte
Va s'ouvrir pour que l'ainé sorte
Les laissant presque démunis.

Alors les deux vieux se regardent,
D'abord, inquiets et tremblants,
Puis davantage se hasardent :
Ils s'aperçoivent qu'ils s'attardent
Et que leurs cheveux sont tout blancs.

Leur cœur bat, leur bouche soupire :
— Hélas ! que nous avons vieilli
Sans qu'on ait osé nous le dire !
— Mais, elle, a repris son sourire
Bien vite, et dit, l'air recueilli :

— Qu'importe donc si le temps passe
Emportant les espoirs déçus,
Puisqu'il nous laisse à notre place
Vieillir sans avoir l'âme lasse
Et sans nous en être aperçus !

— Tes cheveux blancs sont beaux quand même,
Et, d'ailleurs, vois aussi les miens
Qui me font un blanc diadème :
Qu'importe-t-il donc si je t'aime
Et si toujours tu te souviens !

Et lui : — " Femme tu me rappelle
A la raison : vivons encoir ;
Car, moi, je te trouve aussi belle
Que quand ton bonnet de dentelle
Se rompaît sous tes tresses d'or.

Alors, leurs regards se voilèrent
De larmes pleines de douceur,
Leurs mains tremblantes se cherchèrent
Et puis, leurs lèvres se touchèrent
Dans un baiser monté du cœur.

NAPOLÉON LEGENDRE.

Québec, 1er janvier 1886.

LA FIN DU MONDE

DANS certaines campagnes, on reparle de la fin du monde comme d'un événement prochain, car la fête de Pâques aura lieu, cette année, le 25 avril. On cite, à l'appui, le dicton suivant :

Quand Georges Dieu crucifiera,
Que Marc le ressuscitera
Et que Saint-Jean le portera,
La fin du monde arrivera !

Or, cette année, le Vendredi-Saint coïncidera avec le jour de la Saint-Georges, Pâques avec la Saint-Marc et la Fête-Dieu avec la Saint-Jean-Baptiste. C'est là-dessus que se sont basées les prédictions que l'on répand.

On sait que les Pères du Concile de Nice établirent, en l'an 325 de notre ère, la règle suivante, qui a été respectée jusqu'à notre époque : " La fête de Pâques servira de base à toutes les fêtes mobiles et se célébrera le premier dimanche après la pleine lune qui suivra le jour de l'équinoxe du printemps."

D'après cette loi, toujours observée, la fête de Pâques ne saurait être célébrée avant le 22 mars ni après le 25 avril.

En 1886, la pleine lune de mars arrive le 20 mars, à 4 h. 46 m. du matin, et le printemps commence le même jour, à 4 h. 36 m. du soir. Comme Pâques est forcément remis au dimanche le plus rapproché, on voit que cette solennité a lieu, en définitive, le dimanche 25 avril.

C'est là un fait tout naturel et qui n'a rien de bien effrayant.

D'ailleurs, Pâques a déjà été retardé, dans les siècles précédents, jusqu'au 25 avril : en 1666 et en 1734, par exemple.

Durant ces deux années, il n'y eut aucune catastrophe remarquable, le monde ne finit pas, et nos lecteurs peuvent être certains que la terre continuera pendant l'année 1886 sa marche paisible et régulière à travers le ciel.

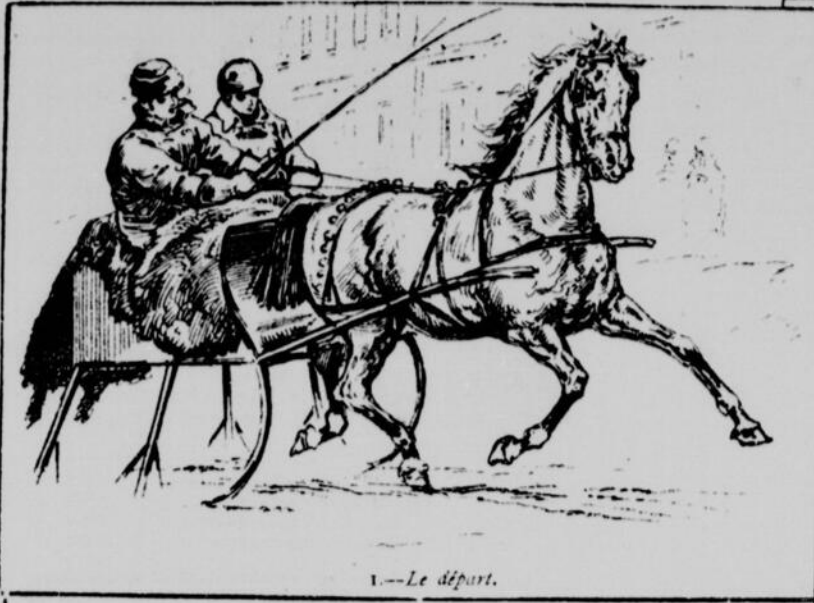
Dans le vingtième siècle et dans le vingt-et-unième, en 1943 et 2038, Pâques sera encore rejeté au 25 avril. Nos petits-neveux verront s'écouler ces années semblables aux années ordinaires, et le globe terrestre n'en sera nullement affecté.

Que tout le monde se rassure. L'humanité a encore devant elle de longs siècles d'existence, et rien n'annonce ni ne peut faire prévoir sa fin prochaine.

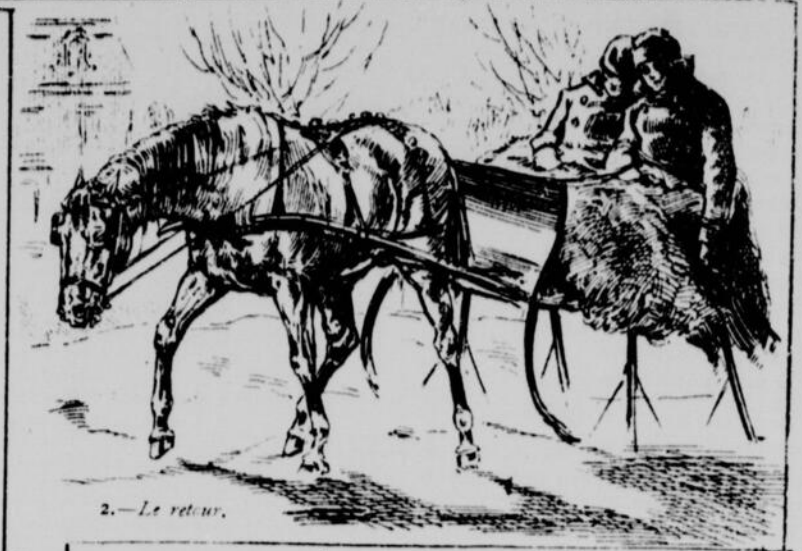
L'ART DE BIEN VIVRE

Potage Julienne.—Après avoir lavé et soigneusement épluché des carottes, navets, céleri et poireaux, coupez finement ces légumes, puis jetez-les dans une casserole où vous aurez fait fondre un bon morceau de beurre. Laissez vos légumes s'imprégner de beurre, puis, petit à petit, ajoutez de l'eau ou du bouillon en quantité nécessaire. Salez, poivrez et laissez cuire le tout pendant au moins deux heures, puis versez le potage sur des croûtons frits. On peut ajouter à cette Julienne un petit chou vert finement découpé.

Gâteau de Madeline.—Prenez un vase quelconque, mettez-y : 328 onces de beurre fondu, ou moins, suivant le nombre de gâteaux que vous voulez faire, autant de sucre et de farine, trois ou quatre jaunes d'œufs et un peu d'eau de fleur d'oranger. Mélangez le tout, en incorporant au mélange deux blancs d'œufs en neige, mettez dans de petits moules bien beurrés, puis ceux-ci au feu pendant vingt-cinq minutes. Avant de servir on saupoudre les gâteaux de sucre blanc. (SUZANNE.)



1.—Le départ.



2.—Le retour.



3.—"Délicieux arôme, madame." (Miséricorde! c'est ma 20^{me} tasse).



4.—"J'en ai assez. Allons chez nous. GO HOME."



5.—Le dernier visiteur. A la station de voitures.



6.—La première visite. Chez le marchand de liqueurs.

LA
PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

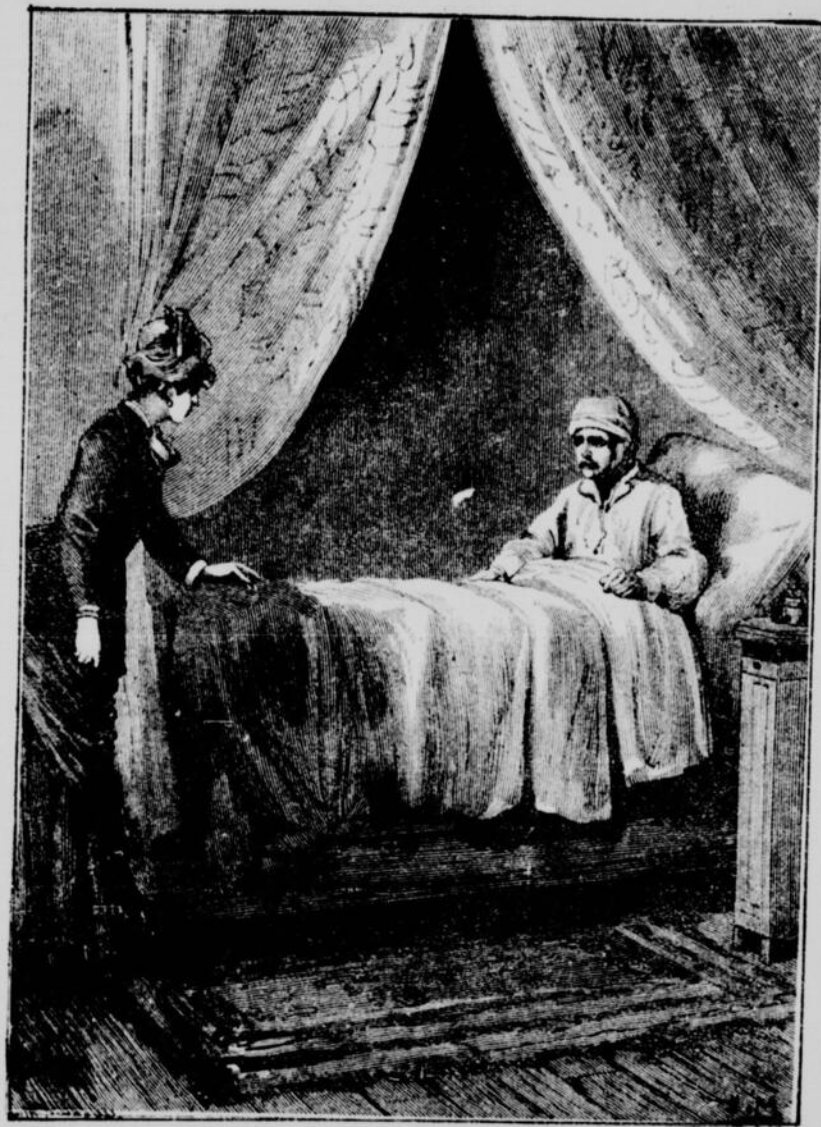
LIII

JUREZ-EN hardiment! Il s'est passé cette nuit à la villa des Mûriers, quelque chose de plus que suspect.

—Quelle est cette femme qui est avec lui? demanda René Bosc.
—Une fort jolie personne.
—Et probablement sa complice.
Amanda se prit à trembler et devint livide. Le vieillard poursuivait :
—Je ne serais point surpris d'apprendre un jour ou l'autre que l'homme a été condamné à mort par contumace et la femme à la reclusion. Qui se ressemble s'assemble! Dites-moi quelle est la chose suspecte dont vous parlez et qui s'est passée cette nuit à la villa des Mûriers?
—Vous souvenez-vous de ce que je vous racontais, il y a

—Non, une simple imprudence.
—Mais ce sont des voisins très dangereux! fit la sœur du médecin. Peut-être ferait-on bien d'édifier l'hôtesse du "Rendez-vous des Chasseurs" sur le compte de ses locataires.
—A quoi bon? Ces gens ne sont ici que pour quelques jours, et demain sans doute ils auront disparu. Qu'ils aillent se faire pendre ailleurs!
—Oui, et c'est assez parler d'eux, il m'eût été agréable cependant de tenir la promesse que j'avais faite jadis à Ovide Soliveau.
—Quelle promesse?
—Celle de ne point le ménager le jour où je le verrais commettre de nouveau une mauvaise action. Mais c'est trop nous occuper de ce drôle, parlons d'autre chose. Vos blessés, docteur, comment vont-ils?
Et la conversation, changeant de sujet, s'engagea sur un terrain neuf.
Amanda descendit de sa chaise, et pâle, tremblante, se soutenant à peine, entra dans le pavillon.
—Allons, murmurait-elle, j'avais bien deviné. C'était un voleur autrefois, et le voleur est devenu assassin! Il s'appelle Ovide Soliveau et non point le baron de Reiss. Il a été en Amérique le protégé de Paul Harmant, le père de mademoiselle Mary pour laquelle travaillait Lucie. Tout s'enchaîne. Il lui fallait des renseignements, c'est moi qu'il a choisie pour les lui donner, et je suis devenue bêtement

—Maintenant, adieu ou plutôt au revoir, je file.
—Quoi, déjà!
—Je n'ai que le temps de ne pas manquer le train!
—Allez donc!
Ovide retira la valise de l'armoire où il l'avait enfermée et y plaça différents objets de toilette, puis il reprit :
—Ne vous ennuyez pas trop. Reposez-vous bien. Faites appeler le médecin si vous sentez que vous avez encore besoin de lui et à bientôt!
—Ah! triple gredin, menteur et fourbe, pensa la jeune femme en écoutant le bruit de ses pas qui s'éloignaient. Tu pars si vite, ou plutôt tu t'enfuis parce que tu as peur de René Bosc. Monsieur le baron Arnold de Reiss, Ovide Soliveau de votre vrai nom, nous nous reverrons nous nous reverrons même bientôt.
On frappa à la porte.
—Entrez! cria l'essayeuse de madame Augustine.
La servante Madeline franchit le seuil.
—Madame se trouve-t-elle encore mieux maintenant? demanda-t-elle.
—Oui, ma fille.
—Alors, tout va bien! Comme ça, madame nous reste? Madeline ne fait pas comme monsieur le baron?
—Je reste, Madeline.
—Madame a-t-elle besoin de quelque chose présentement?
—Je me sens un grand appétit, et comme je suis tout à



Sur cette enveloppe Jeanne lut ces mots : M. Georges Darier.—(Voir p. 294, col. 3.)

Amanda! s'écria-t-il; toi! toi!—(Voir p. 295, col. 2.)

quelques jours, au sujet de la liqueur canadienne dont on m'avait vanté les propriétés?
—Et qu'on appelle en Amérique la "liqueur bavarde". Oui, je me souviens parfaitement.
—Eh bien, cet homme, ce prétendu baron de Reiss, en a fait usage cette nuit pour provoquer l'ivresse brutale qui donne le délire, et pour faire parler la femme qui l'accompagne.
—Croyez-vous qu'il a réussi?
—Ce n'est pas douteux. La femme, en proie à un délire passager, a dit certainement tout ce qu'elle pensait, puis une crise s'est déclarée, crise terrible, crise effrayante. Bref, je suis arrivé juste à temps! Le danger devenait grand.
—Pourquoi donc?
—La dose de liqueur était trop forte. Sans une potion calmante que j'ai administrée, la malheureuse serait morte d'une congestion cérébrale.
—Avez-vous dressé procès-verbal de tout cela? demanda l'ex-agent de la sûreté.
—Il n'y avait point matière à procès-verbal.
—Ce n'est pas mon avis. Je vois là une tentative d'empoisonnement.

sa complice sans le savoir. Mais il ignore que je sais qu'il sait tout. La lutte va s'engager, et nous verrons qui sera le plus fort! Ovide Soliveau peut partir. Il connaît Paul Harmant et par Paul Harmant je le retrouverai, je découvrirai où il demeure et quel motif l'attirait à Joigny. Cette liqueur dont il a fait usage, elle doit être ici. Ah! si je pouvais...
Et mademoiselle Amanda allait se livrer à une perquisition sérieuse, lorsqu'elle entendit du bruit dans le vestibule. Elle se laissa tomber sur une chaise et feignit de lire. Ovide entra, le sourire aux lèvres.
Je vous croyais dans le jardin, dit-il.
—Le vent devenait froid, répondit la jeune fille. Je suis rentrée.
—Et vous lisiez pour vous distraire.
—Mon Dieu, oui. En votre absence il fallait bien tuer le temps. Vous avez mis ma lettre à la poste?
—Avant toute chose; ensuite j'ai passé à l'hôtel et donné l'ordre de préparer ma note.
—Vous êtes toujours décidé à partir demain?
—Toujours, même ce soir.
Ovide posa sur la table un billet de banque et reprit :

fait remise, je mangerais avec plaisir, quoique le docteur ait recommandé la diète.
—Madame dinera ici?
—Toute seule! jamais de la vie! Je mourrais d'ennui! Je vais faire un peu de toilette et j'irai dîner à l'hôtel.
—Bien, madame. Je mettrai votre couvert dans le petit cabinet.
—Un mot encore, ma fille. Vous me semblez une brave enfant. Voulez-vous me rendre un service qui sera bien payé?
—Je ne demande pas mieux, madame, et même pour rien. De quoi s'agit-il?
—Il faut que je voie le jeune homme blessé qui a été apporté chez votre patronne, monsieur Duchemin.
—Rien n'est plus facile.
Amanda poursuivit :
—Il faut que je le voie. Mais vous seule devez le savoir.
—Ah! fit la servante.
—Est-il possible de me conduire à sa chambre sans qu'on s'en doute?
—Dame, oui.
—Comment?

—En passant par la cour des écuries et des remises, et par l'escalier de service.

LIV

—Et, reprit mademoiselle Amanda, personne n'en saura rien ?

—Personne, répondit la servante. Quand madame veut-elle voir notre blessé ?

—Nous nous entendrons à ce sujet, fit la jeune femme en mettant un louis dans la main de Madeline.

—Faudra-t-il dire à monsieur Duchemin que madame désire lui parler ?

—Je vous recommande au contraire de garder à cet égard le plus grand secret.

—Bien, madame.

—Vous me prévendrez quand je pourrai, sans inconvénient pour le blessé, faire ma visite.

—Je tiendrai madame au courant.

—C'est convenu. Laissez-moi m'habiller, et allez mettre mon couvert, je vous suis.

Madeline quitta la villa des Mûriers. Mademoiselle Amanda fit une toilette rapide et se rendit à l'hôtel. La maîtresse du logis la questionna sur sa santé avec toute l'apparence du plus vif intérêt, puis elle ajouta :

—Monsieur le baron nous a quittés. Reviendra-t-il bientôt ?

—Peut-être ses affaires le retarderont-elles, répliqua l'essayeuse de madame Augustine, il m'écrira sans doute.

Amanda se mit à table, ne tient aucun compte des prescriptions du docteur Richard, mangea de bon appétit, et, vers neuf heures, accompagnée de Madeline, reprit le chemin de la villa des Mûriers.

* * *

La lettre écrite par l'essayeuse à sa patronne, madame Augustine, et mise à la poste par Ovide, était courte mais bien tournée. Amanda demandait un surcroît de permission et se basait sur la nécessité impérieuse de n'abandonner point sa parente gravement malade. Madame Augustine fut touchée des bons sentiments de son essayeuse et répondit courtois pour courtois en accordant l'autorisation demandée. Elle venait d'envoyer sa lettre à la poste, quand on la prévint que mademoiselle Harmant l'attendait au salon, où elle se rendit aussitôt. Là elle fut surprise du changement survenu dans l'apparence de sa cliente. Mary semblait revenir à la santé. Ses joues étaient moins creuses, ses regards moins fiévreux, les taches rouges de ses pommettes moins visibles.

—Vous venez me gronder, n'est-ce pas, mademoiselle ? fit la tailleuse.

—Pourquoi donc ?

—Parce que je ne vous ai point encore livré les costumes que vous m'avez commandés. Mais je réclame une circonstance atténuante. Vous avez, paraît-il, refusé de les essayer. J'en ai conclu que vous n'étiez point pressée.

—En effet, je me souviens, fit Mary. J'étais souffrante lorsqu'on est venu. Je ne pensais plus à ces costumes. Voici les beaux temps. Je n'en ai que faire. Ils me serviront l'année prochaine.

—Ils ne seront plus à la mode.

—Eh ! bien, je les donnerai à ma femme de chambre. Occupons-nous de ce qui m'amène. Je viens choisir des étoffes et des façons.

—Pour toilettes de sortie ?

—Pour toilettes de réception, toilettes de bal et toilette de mariée.

—De mariée, répéta madame Augustine. Est-ce que j'aurai l'honneur de faire votre robe de mariage ?

—Cela se pourrait, répondit la jeune fille en souriant ; la chose est décidée en principe, mais rien n'est encore fixé quant à l'époque. Une décision brusque pouvant être prise d'un moment à l'autre, je ne veux point avoir à m'occuper de ses apprêts la veille du grand jour, et, comme vous le voyez, je me mets en avance.

—Je suis tout à vos ordres. Seulement, je n'aurai point cette fois l'ouvrière qui travaille habituellement pour vous. Elle est très souffrante, la pauvre enfant.

Mary fronça les sourcils et répliqua d'une voix sèche :

—Eh ! bien ! vous en avez d'autres. Montrez-moi, je vous prie, des étoffes.

Madame Augustine regarda la jeune fille avec surprise et lui demanda vivement :

—Est-ce que Lucie aurait le malheur de vous déplaire ou de vous froisser, mademoiselle ; je n'avais, jusqu'à présent, reçu que des éloges à son sujet.

—Je n'accuse point mademoiselle Lucie, je ne me plains pas d'elle. Je désire seulement qu'à l'avenir elle ne travaille plus pour moi et qu'elle ne remette jamais les pieds à l'hôtel de mon père.

—Mais, pourquoi ?

—Parce que je le veux, et cela doit suffire, ce me semble ? fit Mary d'un ton hautain.

—Il m'est impossible de me contenter de ces paroles, mademoiselle. Vous faites naître dans mon esprit des soupçons sur une enfant qui possédait toute ma confiance et qui a été blessée dangereusement à mon service ? Vous avez un grief à articuler contre elle, cela saute aux yeux. J'ai le droit et le devoir d'insister pour connaître ce grief. Si Lucie est indigne de mon amitié, je la lui retirerai.

—Je n'ai rien à vous répondre.

—Au moment où Mary prononçait ces mots, la portière du salon se souleva et Lucie, pâle comme une morte et se soutenant à peine, parut sur le seuil.

—Quand on commet une infamie, mademoiselle, dit-elle d'une voix étranglée par l'émotion, on a du moins le courage de la commettre tout entière.

Mary eut un frémissement de rage.

—Lucie, Lucie, s'écria madame Augustine toute tremblante

—Oh ! pardonnez-moi, madame, répondit l'ouvrière : j'étais là, derrière cette portière. J'attendais pour entrer que vous fussiez seule. Le hasard m'a permis d'entendre les paroles prononcées par mademoiselle, et l'indignation ne m'a pas laissée maîtresse de moi. On m'insultait, on parlait de moi dans des termes qui pouvaient me déconsidérer auprès de vous, me faire perdre votre confiance et votre amitié qui me sont si précieuses, m'ôter jusqu'aux moyens de gagner ma vie, on touchait à mon honneur de jeune fille. Pouvais-je ne pas me défendre ? Je suis entrée. Me voici ! Priez mademoiselle Harmant de vous dire en ma présence pourquoi elle ne veut pas qu'à l'avenir je remette les pieds chez elle ! Qu'elle achève son œuvre de calomnie si elle l'ose ! J'attends !

—Madame, fit Mary en s'adressant à la tailleuse, vous me laissez insulter chez vous.

—Je vous prie de vous expliquer, interrompit Lucie. Est-ce une insulte, cela ? Voyons, mademoiselle, avez-vous donc oublié qu'il y a huit jours à peine vous avez bien voulu venir au quai Bourbon et avez gravi en suppliante les six étages de la pauvre petite ouvrière que vous dédaignez tant aujourd'hui ?

—Assez ! commanda Mary.

—Vous m'écoutez. Je veux me justifier, entendez-vous, je le veux !

—Je n'en entendrai du moins pas davantage, fit Mary en s'élançant vers la porte.

La fiancée de Lucien Labroue lui barra le passage.

—Lucie, Lucie balbutia de nouveau madame Augustine épouvantée.

—Je veux me justifier, madame ! répéta la jeune fille ! C'est mon droit ! A vous de savoir ensuite ce que vous aurez à faire. Mademoiselle Harmant ne se souvient-elle plus qu'il y a huit jours elle était à mes genoux, me suppliant de me sacrifier pour elle, m'offrant de l'argent, une grosse somme, trois cent mille francs, si je consentais à m'éloigner de Paris. Et savez-vous pourquoi tout cela ? C'est que je suis sa rivale ! Elle aime l'homme que j'aime et dont j'étais aimée ! Voilà l'unique cause de sa haine contre moi ! Demandez-lui si ce n'est pas vrai !

Mary, en proie à un accès de fureur indescriptible, mettait en pièces son mouchoir et ses gants. Lucie poursuivait :

—Elle est jalouse, et la jalousie la pousse à cette action odieuse et lâche qui se nomme la calomnie ! Allons, mademoiselle, nous voici face à face. Si j'ai menti, démentez-moi ! Vous aimez Lucien Labroue. Vous voulez l'avoir à tout prix. Ne pouvant le conquérir, vous l'achèterez. Vous le payerez de toute votre fortune, et vous me laissez parce que vous savez bien qu'en achetant son nom vous ne pouvez acheter son cœur. Est-ce vrai ? S'il y a autre chose, accusez-moi ! J'attends !

—Tremblez que je ne parle ! fit Mary dont les lèvres étaient devenues blanches et dont les yeux lançaient des éclairs sinistres.

—Non, je ne tremble pas et je vous défie.

—Vous voulez que je parle et vous me défiez !

—Oui.

—Eh bien ! ne vous en prenez qu'à vous de toute la honte et de tout le malheur qui vont vous accabler.

LV

—La honte ? le malheur ? répéta la jeune fille écoutant comme dans un rêve.

Vous ignorez que je sais votre nom, dit Mary.

—Mon nom, c'est LUCIE. Je portais le numéro 9 à l'hospice des Enfants-Trouvés, où j'ai été placée à l'âge d'un an par ma nourrice. Vous faites allusion au nom de ma mère. C'est une infamie de plus ! Ma mère a été flétrie par une condamnation. Que vous importe à vous ? Est-ce que vous avez le droit de l'insulter et d'insulter son enfant innocent ? Est-ce que vous avez le droit de ternir ma réputation par la calomnie ? Je m'appelle Lucie Fortier. La justice, abusé peut-être, a condamné ma mère. Eh bien après ? Suis-je coupable, moi ? Pourquoi vous faites-vous mon accusatrice ? Nous sommes en présence l'une de l'autre, mademoiselle. Vous êtes riche et je suis pauvre. Vous portez un nom sans tache. Je porte un nom flétri. Eh bien, si humble que soit mon rôle, je le préfère au vôtre, car le vôtre est odieux !

—Madame, s'écria Mary en s'adressant à madame Augustine, ou vous chasserez à l'instant cette fille, ou je croirai que vous m'insultez comme elle. Sa mère a été condamnée pour vol, pour incendie, pour assassinat. Bon sang ne peut mentir ! Je redoutais les instincts de sa race, et tel est le motif qui me faisait vous déclarer tout à l'heure que je ne voulais plus la voir. J'avais peur.

—Mademoiselle Lucie, dit madame Augustine d'une voix sèche, vous passerez à la caisse pour y toucher ce qui vous est dû. A partir de ce jour vous cessez d'appartenir à ma maison.

Lucie devint livide.

—Ainsi, vous me chassez ! balbutia-t-elle d'une voix étranglée.

—Vos services me deviennent inutiles.

Mary eut un sourire de triomphe. La fille de Jeanne Fortier vit ce sourire.

—Ah ! vous vous réjouissez, n'est-ce pas ? reprit-elle en regardant fixement son ennemie. Non contente de me prendre, de me voler celui que j'aimais, non contente de me briser le cœur, vous me faites chasser ! Après avoir détruit mon repos, ma joie, vous m'enlevez mon pain ! Partout où je me présenterai à cette heure, on me demandera où j'ai travaillé. Je nommerai madame Augustine... et madame Augustine, questionnée, répondra : Ne prenez point cette fille, sa mère a été condamnée pour vol, pour incendie, pour assassinat !

—Lucie ? murmura la grande couturière émue.

—Ah ! madame, reprit l'ouvrière en éclatant en sanglots, vous avez été cruelle pour moi qui ne le méritais pas. Mais

je vous pardonne. Je vous pardonne de tout mon cœur. Quand à vous, ajouta-t-elle en se tournant vers Mary, Dieu se chargera de vous punir !

Et, après avoir prononcé ces paroles, elle sortit. Mademoiselle Harmant, restée seule avec madame Augustine, reprit aussitôt tout son aplomb.

—Ma parole d'honneur cette fille est folle ! fit-elle d'un ton dédaigneux. Elle m'accuse de lui avoir enlevé l'homme qu'elle aimait. Est-ce que cet homme, Lucien Labroue, pouvait aimer la fille de Jeanne Fortier qui a tué son père ?

—Que dites-vous là, mademoiselle ? s'écria la tailleuse stupéfaite.

—La vérité, madame. Mais c'est assez nous occuper de cette Lucie. Il est heureux, pour la bonne renommée de votre maison, qu'elle ait entendu ce que je disais et qu'elle soit entrée. Vous savez désormais, par ses propres aveux, à quoi vous en tenir sur son compte. Maintenant, voyons les étoffes que je vous demandais tout à l'heure.

Tandis que se passaient dans le salon de madame Augustine les faits que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, Georges Darier, portant une serviette d'avocat bourrée de dossiers, sortait de sa maison et descendait d'un pas rapide la rue Bonaparte. Il paraissait fort affairé et, en arrivant au quai, il se dirigea vers la station des voitures. Aucun fiacre ne s'y trouvait en ce moment. Georges regarda sa montre. Elle indiquait neuf heures dix minutes.

—Il faut pourtant que je prenne l'express de dix heures quinze, murmura-t-il.

Et prenant sa course, il se mit en quête d'une autre station mieux fournie. Tout en s'éloignant Georges ne s'aperçut pas qu'une enveloppe volumineuse, renfermant des papiers, venait de s'échapper de sa serviette et de tomber derrière lui, sur le trottoir de l'Institut. A cette heure relativement matinale, il passe peu de monde en cet endroit. Personne ne remarqua la perte que le jeune avocat venait de faire, et par conséquent ne put lui donner l'éveil à ce sujet.

Jeanne Fortier, la porteuse de pain, débouchant de la rue de Seine et traversant la voûte de l'Institut qui conduit au quai, venait d'apparaître. Au moment où elle descendait du trottoir et s'engageait sur la chaussée, le paquet perdu par le jeune avocat frappa ses regards. Elle se pencha et la ramassa. C'était, nous le savons, une enveloppe épaisse. Sur cette enveloppe Jeanne lut ces mots :

« Monsieur Georges Darier. »

—Georges Darier, se dit-elle, n'est-ce point le nom de l'ami de monsieur Lucien Labroue. C'est lui, certainement, qui a perdu cela.

L'enveloppe n'était point cachetée. Jeanne, sans ralentir sa marche en examina le contenu. Il y avait des notes, des feuilles de papier timbré, et la grosse d'un jugement.

—Voilà des pièces qui me paraissent sérieuses, poursuivit l'évadée de Clermont en replaçant les papiers dans l'enveloppe. Son adresse n'est pas sur l'enveloppe, mais elle sera facile à trouver, et je lui reporterai cela.

Jeanne plaça ce petit paquet sur sa poitrine, puis elle regagna le quai Bourbon. Ce matin-là, au moment où elle portait le pain à Lucie, la jeune fille lui avait dit qu'après avoir déjeuné elle irait à l'atelier. En conséquence, elle ne fut nullement surprise de ne la point trouver chez elle. Jeanne fit son ménage en l'attendant. Lucie ne rentra que vers onze heures. Nous savons en quel état était la pauvre enfant en sortant de chez madame Augustine.

Emportée par l'indignation, par la colère, elle avait cédé à un mouvement d'irrésistible violence bien facile à comprendre. Un désespoir immense s'était emparé de son âme. Tout se réunissait pour l'accabler ; autour d'elle tout s'effondrait. Elle revint à pied, lentement, se traînant à peine, prise plus que jamais du dégoût de la vie.

—Je n'avais d'autre ressource que le travail, pensait la malheureuse enfant, et le travail va me manquer ! Bientôt, dans tous les ateliers, on saura que je suis la fille d'une femme condamnée pour assassinat, et devant moi toutes les portes se fermeront.

Quand Lucie atteignit le quai Bourbon elle était épuisée. Elle ne pleurait pas ; une leur étrange brillait au fond de ses yeux secs ; une fièvre ardente brûlait son sang. Jeanne Fortier l'entendit rentrer et s'empressa de venir la rejoindre dans sa mansarde. En voyant le visage décomposé de sa fille et l'expression d'affolement empreinte sur ses traits, la porteuse de pain comprit qu'il venait de se produire quelque chose d'anormal.

—Mon Dieu ! mon enfant, que s'est-il passé demanda-t-elle prise d'un tremblement soudain. Vous semblez bien émue.

—Ah ! c'est le dernier coup, maman Lison ! balbutia Lucie. C'est celui qui tue !

—Parlez ! dit-elle. Parlez vite ! Que vous a-t-on fait ?

—J'ai été chassée.

—Chassée ! répéta l'évadée de Clermont en joignant les mains.

—Oui.

—Par qui ?

—Par madame Augustine ; chassée comme une misérable, comme une indigne ! Je suis sans travail ! Après tant de souffrances, de tortures, je vais être sans pain. Je vous le dis, maman Lison, il ne me reste plus qu'à mourir.

—Je vous entends, s'écria-t-elle, mais je ne vous comprends pas. Pourquoi votre patronne vous aurait-elle chassée ?

—Pourquoi ! répliqua Lucie, dont les sanglots éclatèrent avec une violence convulsive. Parce que je suis la fille de Jeanne Fortier !

—Qui donc lui a révélé cela ? fit-elle d'une voix sifflante, sans même avoir la conscience qu'elle parlait haut.

—Qui ? ne devinez-vous pas ? Mon ennemie. La fille de l'homme qui a fouillé dans le passé de ma mère pour m'arracher celui que j'aimais. La fille de Paul Harmant, le millionnaire !

LVI

Une lueur sinistre s'alluma sous les paupières de la porteu-
seuse de pain dont le visage pâle s'empourprait. Elle s'écria
avec une exaspération terrible :

— Mais quel acharnement ont-ils donc contre cette enfant ?
Que leur a-t-elle fait pour qu'ils la martyrisent ainsi, pour
qu'ils la brisent, pour qu'ils la tuent ? Le père d'un côté, la
fille de l'autre ! Ah ! ces gens-là sont des infâmes, et si Dieu
est juste ils seront punis ! Voyons, voyons, Lucie, ma chérie,
ma pauvre mignonne, racontez-moi tout. Comment cela
est-il arrivé ?

D'une voix faible, presque indistincte, Lucie fit le récit
de ce qui s'était passé dans le salon de madame Augustine.

— Et ces gens-là ne seraient pas châtiés ? dit-elle quand
sa fille eut achevé. Ces misérables auraient le droit de briser
une existence, de calomnier une innocente enfant, de la
réduire au désespoir et à la misère ? Non ! non ! C'est impos-
sible ! Cela ne sera pas ! Vous n'aviez personne pour vous
soutenir et combattre avec vous, mais me voici et je vous
défendrai. La calomnie et la diffamation sont des crimes
punis par la loi. C'est aux tribunaux qu'il faut s'adresser.

— Aux tribunaux ? répéta Lucie.

— Oui.

— Comment s'y prendre ?

— Il faut voir un avocat, le consulter, le charger de votre
cause, se révolter enfin et lutter. Un avocat, répéta Jeanne
tout à coup, en se souvenant de l'enveloppe trouvée par elle
sur le quai, près de l'Institut. L'ami de monsieur Lucien
Labroue ne se nomme-t-il pas Georges Darier ?

— Oui, ma bonne Lison.

— Savez-vous son adresse ?

— Parfaitement. Il demeure rue Bonaparte, numéro 19.

— Eh bien ! c'est lui que j'irai trouver.

— Ne faites pas cela, maman Lison ! Ne vous adressez
point à lui.

— Pourquoi donc ?

— Précisément parce qu'il est l'ami de Lucien Labroue, il
vous éconduira.

— Qui sait si au contraire il ne ramènera pas son camarade
d'enfance à des sentiments meilleurs ?

— Il est l'avocat et le conseil de monsieur Paul Harmant.

— Que m'importe ? Ce que vous dites là me pousserait à
me rendre chez lui si j'avais hésité. Je le verrai, vous dis-je.
J'ai un prétexte tout trouvé pour me présenter chez lui, il
me conseillera pour vous, m'indiquera la marche à suivre.
Non, non, je n'hésite point, et je vais de ce pas trouver mon-
sieur Darier.

Sans même attendre la réponse de Lucie, Jeanne sortit
vivement de la mansarde, entra chez elle, y prit l'enveloppe
portant le nom de l'avocat, et partit pour la rue Bonaparte.
En moins de vingt minutes elle arrivait à la demeure de
Georges, tant elle marchait rapidement.

— Monsieur l'avocat Darier ? demanda-t-elle au concierge,
qui lui indiqua l'étage.

Jeanne gravit les marches et sonna. La vieille servante
vint lui ouvrir.

— Monsieur l'avocat Darier ? répéta Jeanne.

— Monsieur n'y est pas, répondit la servante. Madame
vient pour affaires, sans doute ?

— Pour affaires, oui.

— Monsieur sera bien fâché de ne s'être point trouvé là,
mais il est absent.

— Son absence sera-t-elle longue ?

— Elle durera quelques jours.

— Ah ! fit Jeanne désappointée.

— Monsieur est allé plaider un procès à Tours. Il ne re-
viendra que mercredi prochain.

— Six jours ! s'écria la porteu-
seuse de pain. Six jours à
attendre !

— Il le faudra bien, madame.

— Enfin, je reviendrai dans six jours, murmura Jeanne
avec découragement, puis elle regagna le quai Bourbon.

Lucie, prise d'une fièvre violente, avait été obligée de se
mettre au lit. La porteu-
seuse de pain se sentit glacée d'épou-
vante en la trouvant malade. La pensée que sa fille pouvait
mourir la fit trembler de la tête aux pieds.

— Eh bien, maman Lison ? demanda l'ouvrière d'une voix
faible.

— Eh bien, ma chère mignonne, monsieur Georges Darier
est absent de Paris. Je retournerai le voir aussitôt qu'il sera
de retour. En ce moment ce n'est point à lui qu'il faut son-
ger. C'est à vous, mon enfant ; vous paraissiez souffrir.

— J'ai la fièvre.

— Je cours chercher un médecin.

— A quoi bon ?

— Comment, à quoi bon ? Mais je ne veux pas que vous
soyez malade, moi ! La moindre indisposition peut devenir
sérieuse faute de quelques soins. Oh ! vous avez beau dire,
je ne vous écouterai pas.

Et la porteu-
seuse de pain, sortant en toute hâte, se mit en
quête d'un médecin, qu'elle ne tarda point à trouver et
qu'elle ramena. Ce médecin, après avoir examiné la jeune
fille, hocha la tête, pinça les lèvres, fronça les sourcils.
Une fièvre cérébrale pouvait se déclarer d'un moment à
l'autre. Le docteur écrivit une ordonnance et se retira en
annonçant qu'il reviendrait le lendemain.

..*

Nous devons expliquer à nos lecteurs la présence de
Raoul Duchemin, l'employé de la mairie de Joigny, dans le
train tamponné à la gare de Bois-le-Roi à la suite d'une
fausse manoeuvre. Quoique le marchand de vin en gros,
détenteur de faux billet, eût été payé intégralement, cet
homme, malgré les paroles menaçantes d'Ovide Soliveau,
ne se gênait nullement pour raconter, à qui voulait l'en-
tendre, l'histoire du remboursement effectué de la façon la
plus inattendue par le protecteur inconnu du jeune employé.

La rumeur publique, grossissant de jour en jour et d'heure
en heure, arriva jusqu'aux oreilles du maire de Joigny. Ce
fonctionnaire demanda des explications à son employé, le-
quel n'en put fournir aucune, ne comprenant pas bien lui-
même ce qui s'était passé. La conclusion de l'entretien fut
celle-ci :

— Il est impossible que vous fussiez plus longtemps partie
de l'administration municipale. Donnez donc votre démis-
sion, sinon je serai contraint de vous révoquer.

Duchemin, atterré par cette sentence sans appel, donna
sa démission et se trouva sur le pavé, mal vu par tout le
monde. Tout d'abord le jeune viveur songea à aller à Paris
où il pourrait trouver un emploi, et où, du moins, il dispa-
raitrait dans la foule. Possesseur encore de quelques pièces
d'or, de quoi vivre pendant deux ou trois semaines, il prit
le chemin de fer.

Nous savons qu'un grave accident de voyage devait
amener une rencontre entre lui et la personne qu'il devait à
bon droit regarder comme la première cause de sa perte,
mais non cependant comme la seule. Sa blessure ne pou-
vait entraîner la mort, à moins de complications tout à fait
improbables, et les bons soins qu'on ne cessait de lui pro-
diguer devaient bientôt le remettre sur pied.

Amanda attendait avec impatience le moment où l'état
du blessé lui permettrait de se présenter à lui. Chaque jour
elle demandait des nouvelles à la servante de l'hôtel. Enfin,
un soir, elle obtint cette réponse :

— Je crois que présentement madame pourrait voir ce
pauvre monsieur, quoiqu'il soit encore alité.

LVII

Amanda eut un petit frisson de joie.
— Quelles sont les heures où je pourrais entrer chez
monsieur Duchemin sans craindre d'être surprise ? fit-elle
vivement.

— Dans l'après-midi, madame, avant la visite du soir du
docteur, répliqua la servante.

— Après mon déjeuner, demain, alors ? Vous me con-
duirez près de lui.

— Oui, madame, bien volontiers.

Amanda déjeunait habituellement à onze heures. Le len-
demain elle n'arriva guère avant onze heures et demie et
resta beaucoup plus longtemps que de coutume à table.

Vers une heure, la servante lui fit signe et disparut dans
la cour, où la jeune femme s'empressa d'aller la rejoindre
et la trouva sur la première marche de l'escalier de service.

— Nous avons deux étages à monter, madame, dit Made-
line. Dépêchons-nous.

Elle s'élança dans l'escalier, et arrivée au second étage
elle suivit un couloir sur lequel s'ouvraient plusieurs portes.
L'essayeuse de madame Augustine ne se laissait point dis-
tancer d'un pas.

— C'est ici, madame, dit-elle en se penchant vers la visi-
teuse. La clef est sur la serrure.

Puis elle s'esquiva rapidement. Pendant quelques se-
condes Amanda demeura immobile, appliquant son oreille
au frêle panneau de la porte qu'on venait de lui désigner,
écoutant, n'osant entrer, prise d'une timidité soudaine, qui
ressemblait presque à de la crainte.

Brusquement elle prit son parti, et frappa deux petits
coups. Raoul Duchemin était toujours dans son lit, le front
entouré de compresses et de bandes, mais ses forces reve-
naient rapidement ; il voyait, il entendait à merveille, et
pouvait sans la moindre peine soutenir une conversation.
Le bruit des deux petits coups arriva très nettement à son
oreille, et sans même se demander qui pouvait venir à cette
heure où d'habitude on le laissait dormir, il prononça d'une
voix assez ferme ce mot :

— Entrez !

La porte s'ouvrit, poussée par une main discrète. Amanda
franchit le seuil de la chambre du blessé, et referma la
porte derrière elle. Le jeune homme s'attendait si peu à voir
son ancienne amie, elle était en ce moment si loin de sa
pensée, qu'il ne la reconnut pas tout d'abord. Il se souleva
dans son lit, très étonné, et, s'appuyant sur un de ses
coudes, il la regarda.

Glissant plutôt qu'elle ne marchait, Amanda s'était
avancée jusqu'au lit. Là, elle fit halte, tandis que son joli
visage, à la fois triste et souriant, exprimait les sentiments
les plus variés. Duchemin la reconnut alors, et poussa une
exclamation de surprise, mais sans paraître courroucé le
moins du monde.

— Amanda ! s'écria-t-il ; toi ! toi ! toi !

— Oui, moi, répondit la jeune femme en lui prenant la
main. Ma présence ne doit point t'étonner. J'ai été témoin
de l'accident dont tu as été victime. Je t'ai reconnu. J'ai su
qu'on te transportait ici, j'ai pris de tes nouvelles tous les
jours, et j'ai attendu le moment où je pourrais enfin te voir.

(La suite au prochain numéro.)

MARIA DE LAS MERCEDÈS

(Voir gravure)

LA jeune reine d'Espagne, dont le portrait se
trouve à la huitième page, est la fille aînée
du feu roi Alphonse XII, et n'est âgée que
de cinq ans ; elle est née le 11 septembre
1880.

Sa mère, la reine douairière et régente du Roy-
aume, est Maria-Christine, archiduchesse d'Au-
triche, fille de feu l'archiduc Charles-Ferdinand et
de l'archiduchesse Elizabeth, cousine de l'empe-
reur François-Joseph.

La première femme du feu roi d'Espagne était

Maria de Las Mercedes, fille du duc de Montpen-
sier et de l'infante Louise, tante du roi, sœur de
l'ex-reine Isabelle II, et seconde fille du roi Ferdi-
nand VI.

La reine Mercedes est morte en 1878, cinq mois
après son mariage ; et l'année suivante le roi Al-
phonse s'est marié avec l'archiduchesse d'Autriche,
qui a deux enfants.

LA POÉSIE SAUVAGE.

CHANT FUNÈBRE DU CHEF NADOESIS.

REGARDEZ : il est assis là sur la natte ; il est
assis droit, avec l'attitude qu'il avait quand
il voyait encore la lumière.

Mais où est la force de ses poings ? Où
est le souffle de l'haleine qui envoyait vers le
Grand-Esprit la fumée du calumet ?

Où sont ses yeux de faucon, qui reconnaissent
la trace du renne sur les vagues de l'herbe, sur la
rosée de la prairie ?

Où sont ces pieds qui fuyaient à travers la neige,
plus agiles que le cerf dix-cors, que le chevreuil de
la montagne ?

Ces bras qui tendaient l'arc fort et ferme ?
Voyez : la vie est envolée : voyez : ils tombent
inertes.

Il est heureux ; il s'en est allé là où il n'y a plus
de neige, là où les champs sont couverts de maïs
doré qui pousse de lui-même.

Où tous les buissons sont gaiement remplis d'oi-
seaux, les forêts, de gibier, tous les étangs, de
poissons.

Il mange maintenant avec les Esprits : il nous a
laissés seuls ici, pour louer ses actions et confier sa
dépouille à la terre.

Apportez ici les derniers présents ; faites retentir
la plainte funèbre ; qu'on enterre avec lui tout ce
qui peut le réjouir.

Mettez sous sa tête les haches qu'il brandissait
vaillamment, et la cuisse grasse de l'ours, car la
route est longue ;

Et le couteau finement aiguë qui, de la tête de
l'ennemi, en trois coups habiles, enlevait la peau,
et la chevelure ;

Et les couleurs pour peindre le corps, mettez-les
aussi dans sa main, afin qu'il se montre paré d'un
rouge brillant dans le pays des âmes.

SCHILLER.

NOTES ET IMPRESSIONS

C'est avec politesse qu'il faut savoir chasser les
gens qui font tache chez vous.

Entre le passé qui nous échappe et l'avenir que
nous ignorons, il y a le présent où sont nos devoirs.

Rien ne repose les yeux et le cœur comme la
vue d'un visage honnête et intelligent.

L'un court après la fortune, l'autre croit que la
fortune court après lui.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 153.—MÉTAGRAMME

Le gourmet, au dessert, me goûte avec bonheur ;
Ce qui toujours dérouta un timide orateur.

No 154.—FANTAISIE HOMONYMIQUE

Cet homme X XXXXXXXX, X XX XXX l'acte testa-
mentaire.

No 155.—ANAGRAMME

Si mon Premier possède une âme
Ardente et prompte à s'enflammer,
Mon Second peut braver la flamme
Et rien ne peut le consumer.

SOLUTIONS :

No 150.—Les mots sont : Larve et Lave.
No 151.—Le mot est : Vend ange.

No 152

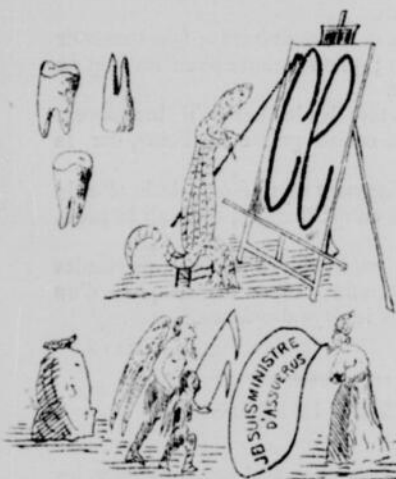
BLANCS. NOIRS.
1 F 8e F 1 R 6e C

2 T 3e D, échec et mat. Si : 1 P 6e C ou 4e R
2 T 7e T R ou 3e D, échec et mat.



MARIA DE LAS MERCEDES
Héritière présomptive à la couronne
d'Espagne

REBUS.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

La fin ne justifie pas les moyens

CHOSSES ET AUTRES

Le Saint-Père, dans une lettre encyclique, proclame le jubilé de 1886.

La récolte de coton pour l'année 1885-86 est estimée à 6,900,000 balles.

Environ 38,000 enfants catholiques fréquentent les écoles à New-York.

Les missionnaires, dans quelques parties de la Chine, sont obligés de voyager en brôuettes.

Le revenu des Etats-Unis pour l'année prochaine s'élève à \$315,000,000. Les dépenses seront de \$330,000,000.

Pensée d'un misanthrope : Quand une veuve se remarie, le premier mari est souvent regretté par le second.

Il y a quatre loups-marins merveilleux en exposition à Paris. Un Danois leur a appris à tirer du fusil, fumer une pipe et jouer du violon.

Il existe en Angleterre 357 femmes forgeron qui se servent des marteaux pesants, tout comme les hommes, et 9,138 femmes qui sont engagées à faire des clous pour les fers à cheval.

Quand nous condamnons les étudiants en médecine qui volent les

14217

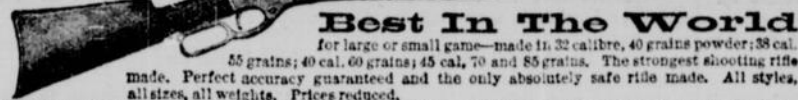
SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts.
C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis.
Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,
NO. 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MARLIN MAGAZINE RIFLE



Best In The World
for large or small game—made in 32 calibre, 40 grains powder; 38 cal. 55 grains; 40 cal. 60 grains; 45 cal. 70 and 85 grains. The strongest shooting rifle made. Perfect accuracy guaranteed and the only absolutely safe rifle made. All styles, all sizes, all weights. Prices reduced.

BALLARD Gallery, Sporting and Target Rifles, world renowned. The standard for target shooting, hunting, and shooting galleries. All calibres from 22 to 45. Made in fourteen different styles, prices from \$15.00 up. Send for illustrated catalogue.

MARLIN FIRE ARMS CO., NEW HAVEN, CONN.



LES REMÈDES DE GEO. TUCKER, le guérisseur sauvage, No 86 1/2, rue Saint-Laurent Montréal, sont vendus seulement dans les pharmacies et épiceries. Demandez le "Sirop Botanique de Tucker," "Arrapaho" ou "Baume des Montagnes Vertes," "Poudres Indiennes de Tucker pour les Vers, les Emplâtres de la Montagne Verte. Envoyez vos ordres au No 86 1/2, rue St-Laurent. Il y a aucun colporteur d'autorisé à vendre pour moi sur les marchés ou de porte en porte.

Exigez que le portrait du guérisseur sauvage et le nom de la compagnie des Montagnes Vertes soient sur chaque bouteille ou boîte que vous achèterez.

ETABLISSEMENT DE 1^{RE} CLASSE

LEFRANCOIS FRERES,
614, Rue Ste-Catherine,
MONTREAL

Assortiment complet et choisi de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

Si vous souffrez d'indigestion, buvez l'EAU DE SAINT-LEON après chaque repas, et à jeun pour la constipation.
En buvant cette eau merveilleuse vous éviterez la Pileole et autres maladies contagieuses.

E. MASSIOTTE & FRERE,
Seuls agents pour Montréal,
217, rue St Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires,
Programmes, Lettres Funéraires
Circulaires, Affiches, etc.
Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.
Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

IMPORTANT

C'est avec beaucoup de plaisir que j'annonce au public que j'ai été guéri d'une maladie que les médecins supposaient être un cancer ou une tumeur dans les organes génitaux, par Geo. Tucker, le guérisseur sauvage, No 86 1/2, rue Saint-Laurent. Les médecins désespéraient de moi quand je me suis adressée à lui, et une semaine après j'étais sauvée d'une mort que l'on considérait comme certaine. Je ne pourrais le recommander trop chaleureusement aux personnes qui souffrent et au public en général.
Madame HENRI SUPREMANF,
No 104, rue St-Martin, Montréal.

VOYEZ ! 40 magnifiques CARTES-CHROMOS avec votre nom très bien imprimé pour dix (10) cents seulement. Echantillons envoyés pour cinq (5) cents. Ecrivez immédiatement. Agents demandés. Adressez : EMIL H. RODIN, Cokato (Wright Co.), Minn.

EMIL H. RODIN, marchand de Chromos et vend bon marché. Vous pouvez avoir quarante (40) magnifiques Cartes-Chromos, avec votre nom bien imprimé, pour 10 cents. Echantillons de toutes sortes envoyés pour 5 cents. Ecrivez immédiatement. Agents demandés. Adressez : EMIL H. RODIN, Cokato (Wright Co.), Minn.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.

cinetières, nous oublions toujours que ces étudiants ont l'intention de les remplir encore quand ils pratiqueront.

"Sache, ô mon enfant, qu'un mauvais livre est le tombeau de ton innocence, de ta foi, de tout ce que tu as de meilleur dans l'esprit et dans le cœur."

Dans Franklin County, il y a un homme possédant une barbe longue de 6 pieds 9 pouces. Il enveloppe l'extrémité dans la poche de son paletot. C'est un fier gaillard.

Après douze années de recherches et de travail, un Américain prétend avoir fabriqué une locomotive à air qui n'a besoin ni d'eau, ni de bois pour la faire marcher.

Une femme tombe du troisième étage dans la rue. "S'est-elle tuée ?" demanda quelqu'un. "Non, elle parle encore." "Ah ! je comprends, l'instinct de la conversation."

Les dernières statistiques officielles montrent que l'Angleterre possède 22,500 navires de commerce, ayant un tonnage total de 11,200,000 tonneaux. De ce nombre, il y a 4,650 steamers avec un tonnage de 5,919,000.

Un mélange d'une livre de charbon de bois, en poudre, à quatre livres de plâtre de Paris, aspergé sous les porches ou dans les coins humides, sera un excellent désinfectant. La chlorure de chaux est bonne aussi à faire usage pour le même but.

D'après les journaux de Hong-Kong la population catholique romaine présente actuellement en Chine les chiffres suivants : 31 évêques, 664 prêtres européens, 559 prêtres indigènes et 1,098,818 individus adultes se reconnaissent catholiques. Le nombre des collèges est de 34. Il y a autant de couvents.

Sir John A. Macdonald est né à Glasgow, Ecosse, le 11 janvier 1814, et il a par conséquent 71 ans. Sir Hector Langevin est né à Québec, le 26 août 1826, et est âgé de 59 ans et quelques mois. Sir Adolphe Caron

est né à Québec, en 1843 ; il est âgé de 42 ans. L'hon. M. Chapleau est né à Ste-Thérèse, le 9 novembre 1840, âgé de 45 ans.

CONSEILS CHARITABLES.—Ne différez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.

Ne demandez jamais à un autre ce que vous pouvez faire vous-même.

Ne dépensez jamais votre argent avant de l'avoir.

N'achetez jamais ce que vous n'avez pas besoin parce que c'est bon marché ; cela sera cher à vous.

L'orgueil nous coûte plus que la faim, la soif et le froid.

Nous ne nous repentons jamais d'avoir mangé trop peu.

ESSAYEZ

L'Amplificateur Viger

Pour embellir le son et la vibration de votre Piano, Orgue ou Harmonium. S'adresser par lettre ou personnellement chez

SEYMOUR & CIE,

658, Rue Craig, Montréal, 658

VICTOR ROY

ARCHITECTE,

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

DR. J. LEROUX,

2445, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, Journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2 ; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, Etats-Unis.

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it in NEW YORK.